

Céline et André

L'histoire d'amour de 2 missionnaires laïques

L'histoire d'André Franche, aujourd'hui président-directeur général des Ailes de l'espérance, c'est l'histoire de 44 années de missionnariat laïque en Colombie et au Pérou avec sa femme, qu'il a rencontrée là-bas. Il partage aujourd'hui, bien humblement, son expérience avec nous.

PAR RÉAL D'AMOURS / PHOTO: PHILIPPE CASGRAIN

Sa mission: approvisionner en eau potable les petits villages du Pérou. Dans ce pays, près de 70 % des villages n'ont toujours pas accès directement à l'eau potable. Lorsque l'eau coule, elle contribue à soulager une partie de la grande pauvreté, précise-t-il. Son succès est dû à une recette qui n'a rien de magique, mais qui est pleine de bon sens.

Quand avez-vous découvert que vous aviez une âme de missionnaire?

Après mon secondaire, à Saint-Eustache, je me sentais attiré par l'idéal missionnaire. Je voulais aller travailler en mission pour aider les gens, mais à ce moment-là, le missionnariat laïque n'existait pas.

Comment avez-vous tout de même réalisé votre rêve?

Le seul moyen d'aller en mission, c'était par le biais d'une communauté religieuse. Alors, j'ai dû faire mon cours classique. À la fin de cette formation, le père Ménard a ouvert une mission au Pérou, ce qui allait devenir mon tremplin. J'ai fait deux ans de théologie à Lima. Je n'aimais vraiment pas le latin et de plus, je ne me voyais pas faire le travail spécifique du prêtre.

Vous avez constaté que le ministère n'était pas pour vous?

Dès mon arrivée au Pérou, j'ai eu à m'occuper de tâches administratives, de construction et de projets de développement. C'est ça qui m'intéressait, et c'est ce que je continue à faire depuis 44 ans.

Aujourd'hui, vous travaillez essentiellement à partir de Montréal, mais vous avez vécu plus

d'une vingtaine d'années à Lima et à Bogota. Vous et votre femme avez eu quatre enfants là-bas...

J'ai rencontré ma femme, Céline Tremblay, originaire de Chicoutimi, en Colombie, où elle travaillait comme infirmière au SUCO (*Service universitaire canadien outre-mer*) dans un petit hôpital, à Popayan. Imaginez, si j'étais demeuré à Montréal, je ne l'aurais jamais rencontrée... Chicoutimi, c'est loin de Montréal!

Vous aviez donc tous deux une âme de missionnaire?

Nous nous sommes rencontrés et nous avons découvert que nous partagions les mêmes valeurs. N'eût été des conditions de violence et de danger extrêmes en Colombie, on serait probablement resté là encore un certain temps.

Pourquoi? Vous aviez d'autres projets?

Il y a du travail à faire à Bogota. Après notre mariage, Céline a travaillé plusieurs années à l'Hôpital San Juan de Dios, d'abord au département des grands brûlés, puis au département des naissances. On y fait entre 100 et 115 accouchements par jour, et seul les cas difficiles sont faits par les médecins.

Trois de vos enfants sont nés en Colombie, et un lors de vacances au Canada. Si c'était à refaire?

Ironiquement, 20 ans après notre départ de Colombie, notre fils aîné, Marc-André, y est retourné pour le travail humanitaire. Il vient de déménager à Port-au-Prince pour occuper le poste de directeur adjoint du PNUD (*Programme des Nations Unies*

PHOTO-ILLUSTRATION: SHUTTERSTOCK



pour le développement) en Haïti pour les trois prochaines années.

Vous avez également un deuxième fils qui se consacre au travail humanitaire...

Notre deuxième fils, Martin, commencera ces jours-ci un nouveau travail à l'ACDI (*Agence canadienne de développement international*).

Vous vous êtes donné comme mission d'approvisionner en eau potable les bourgs et les villages du Pérou. C'est une tâche colossale...

Oui, parce que l'accès à l'eau potable, c'est un droit humain fondamental. L'eau, c'est la vie. Il ne peut y avoir de vie sans eau; pour les humains, pour les animaux et pour la végétation. L'absence d'eau maintient dans la pauvreté des centaines de milliers de personnes. L'accès à l'eau potable est le seul moyen d'accéder à un monde meilleur. Dès qu'une population reçoit l'eau potable, la santé s'améliore, ça

facilite l'éducation et la culture.

Comment procédez-vous pour mettre en marche le projet qui apportera l'eau?

Généralement, ce sont les autorités locales qui contactent notre association partenaire au Pérou: Esperanza Agua y Vida.

d'efforts de leur part, on n'a pas d'affaire là.

Que sont les comités d'eau potable?

Ce sont des comités élus par les gens du village. On fournit la main-d'œuvre non qualifiée, et les villageois participent activement au projet qui devient ainsi leur propre projet pour être ensuite en mesure de s'en occuper efficacement et d'une façon durable.

Quel est le rôle des femmes dans ces projets?

Les comités d'eau potable doivent être formés d'au moins 50 % de femmes. Autrement, ça ne fonctionne pas.

Pourquoi cela ne fonctionne-t-il pas sans la présence majoritaire des femmes?

Des études ont démontré que traditionnellement, ce sont les femmes qui avaient – et qui ont toujours – la responsabilité de l'approvisionnement en eau. Ce sont les jeunes filles et les enfants qui marchent des kilomètres et des kilomètres pour aller puiser l'eau. C'est pour cette raison que l'on doit leur donner plus d'espace et de responsabilité dans ces projets.

Votre approche est-elle éprouvée?

Je vous raconte une anecdote. Je parlais avec le maire d'Atalaya, en Amazonie. Il avait fait trois projets d'eau pour trois de ses villages, et il s'en allait inaugurer un de ces projets. Il arrive dans le village et on lui dit: «Monsieur le maire, on n'a pas d'eau, ça fait une semaine...» Il demande alors pourquoi. «Parce qu'un arbre est tombé sur un tuyau qui traverse un petit ravin.» Il demande alors: «Pourquoi ne l'avez-vous pas réparé?» Les villageois ont répondu: «On vous attendait, Monsieur le maire!» En ne participant

“Nous avons découvert que nous partagions les mêmes valeurs”

Plusieurs rencontres avec les villageois sont organisées pour s'assurer que la population sera impliquée dans le projet.

Pourquoi demandez-vous une aussi grande implication des villageois?

Pour que les gens s'approprient le projet. Nous, comme organisme étranger, la seule chose que l'on peut faire, à part de contribuer financièrement, c'est d'appuyer leurs efforts et leurs initiatives. S'il n'y a pas

pas au projet, les villageois ne s'étaient pas appropriés le point d'eau.

Vous avez toujours préconisé cette approche?

L'approche que l'on favorise est une formule gagnante, parce que ceux qui ont travaillé au projet le considèrent comme leur réalisation. Alors, lorsqu'il y a un problème, c'est collectivement qu'on fait la corvée.



En Amazonie, l'avion est un moyen de transport. De gauche à droite: André Franche, le pilote, une collaboratrice et la femme d'André, Céline Tremblay.

Alors, c'est une expérience d'une très grande valeur, spirituelle, culturelle et humaine...

On a la satisfaction de venir en aide à ces gens-là, de les aider à sortir de cet enfer de pauvreté et de leur montrer la porte de sortie grâce à l'accessibilité à l'eau potable qui, pour nous, est l'outil le plus efficace contre la pauvreté.

Vous dirigez maintenant les Ailes de l'espérance. Parlez-nous de cette mission...

Les Ailes de l'espérance est une mission qui a été fondée au début des années 60 par un prêtre du Manitoba, Louis Bédard, aussi pilote de brousse. Avec son petit avion, il voulait assurer le transport entre les diverses missions des Franciscains au Pérou, en Amazonie. Dans les années 70, on a voulu donner plus de stabilité et d'efficacité à cette vocation de transport en pays de mission.

Les Ailes de l'espérance a connu des moments de turbulence?

Ça a été difficile dans les années 90, à la suite des coupes dans les subventions gouvernementales. La vie des Ailes ne tenait qu'à un fil...

C'est en 2000 que vous vous êtes installé dans le siège du pilote des Ailes de l'espérance?

Oui, et c'est à ce moment – puisque rien de juridique n'empêchait un nouveau départ, une nouvelle vocation – que nous avons délaissé quelque peu le transport aérien pour nous consacrer à l'accessibilité à l'eau.

Bon an, mal an, combien de points d'alimentation en eau pouvez-vous installer?

On utilise la grande majorité de nos ressources pour appuyer la réalisation de projets d'accès à l'eau potable. Ainsi, depuis 2000, nous avons réussi à alimenter en eau, soit par puits, par captation ou par d'autres moyens, une soixantaine de petits villages avec un budget de 400 000 à 500 000 \$ par année.

Avec l'arrivée de l'eau potable dans les petites localités, vous avez remarqué des changements?

Vous savez, il n'y a pas d'infrastructure d'aqueduc, mais les villageois récupèrent les eaux usées pour ensuite irriguer les potagers; ils produisent des légumes et même des fleurs. Le surplus est apporté

en ville le dimanche, pour la mise en vente. On recueille ainsi de l'argent, tous les jours grâce à l'accès à l'eau potable.

Donc, il y a une petite économie qui prend forme?

Pour la première fois, ces familles ont un peu d'argent, elles sont moins pauvres.

LEURS GRANDES RÉALISATIONS



Le travail participatif des villageois en prévision de la gestion communautaire de l'eau.



L'ingénieure Mercedes Torres qui assure la direction technique des projets d'eau potable.



À Saurama: le jeune Eusebio a reçu une formation pour la gestion du système de pompage.

Les eaux usées servent à irriguer le potager.

Les femmes n'ont plus à franchir quotidiennement des dizaines de kilomètres pour aller chercher l'eau à la rivière... Elles peuvent se consacrer à des tâches beaucoup plus valorisantes. ▶

www.ailesdelesperance.org